

L'art, la loi et la science à travers la clé de compréhension moderniste : V. Chklovski, C. Schmitt, K. Popper

PETER STEINER

Si, lors de son invention en 1917, le concept le plus célèbre de Victor Chklovski (1893-1984), *l'ostranenie* (en français « défamiliarisation », « étrangisation » ou encore « estrangement ») n'était encore qu'un néologisme obscur, ce terme nous est apparu nettement plus familier au cours du siècle. Aujourd'hui, ajouter un nouvel élément à sa définition semble être une mission quasi impossible. La « défamiliarisation » a été comparée à l'ironie socratique (Hansen-Löve)¹, au stoïcisme de Marc Aurèle (Ginsburg)², au concept nietzschéen « d'histoire critique » (Kujundžić)³, ou à la « différence »

1. Aage A. Hansen-Löve, *Der russischer Formalismus : methodolog. Rekonstruktion seiner Entwicklung aus dem Princip der Verfremdung*, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1978, p. 2.

2. Carlo Ginsburg, « L'estrangement, préhistoire d'un procédé littéraire », in *id.*, *À distance, neuf essais sur le point de vue en histoire*, trad. Pierre-Antoine Fabre, Paris, Gallimard, 2001.

3. Dragan Kujundžić, *The Returns of History: Russian Nietzscheans After Modernity*, Albany, State University of New York Press, 1997, p. 18 et 19.

derridienne (Crawford)⁴. Son origine remonte à Hegel⁵, Bergson⁶, William James⁷, pour ne citer que ses sources d'inspiration les plus évidentes. La défamiliarisation fait désormais partie du jargon de disciplines qui n'existaient pas au moment de sa création : cinématographie⁸, traductologie⁹, études de genre¹⁰, ce phénomène s'étant produit malgré (ou peut-être simplement à cause de) son imprécision conceptuelle prononcée, elle-même également bien illustrée¹¹.

S'il n'est ni totalement original ni précis d'un point de vue analytique, pourquoi le terme *ostranenie* a-t-il si bien résisté au poids des années ? Dans cette présentation, nous discuterons du fait que sa formulation s'intègre parfaitement au paradigme épistémologique du modernisme. Afin d'illustrer notre propos, nous nous appuyerons sur des exemples issus d'écrits d'universitaires qui ne sont que très rarement, voire jamais, associés à Chklovski ou comparés les uns aux autres, à savoir, le juriste allemand Carl Schmitt (1888-1985) et le philosophe des sciences viennois Karl Popper (1902-1994)¹². Nous sommes pleinement conscients du fait que ce trio

4. Lawrence Crawford, « Viktor Shklovskyj: Différance in Defamiliarization », *Comparative Literature*, 36, 1984, p. 209-219.

5. Boris M. Paramonov, « Formalizm: Metod ili mirovozzrenie? » [Le formalisme: une méthode ou une vision du monde], *Novoe literaturnoe obozrenie*, 14, 1996, p. 14 et p. 35-52.

6. James M. Curtis James, « Bergson and Russian Formalism », *Comparative Literature*, 28, 1976, p. 109-121.

7. Victor Erlich, *Russian Formalism: History – Doctrine*, The Hague, Mouton & Co, 1955, p. 155.

8. Annie van den Oever (éd.), *Ostranenie: On "Strangeness" and the Moving Image. The History, Reception, and Relevance of a Concept*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2010.

9. Dimitrij M. Buzadži, « "Ostranenie" v aspekte sopostavitel'noj stilistiki i ego peredača v perevode (na materiale anglijskogo i russkogo jazykov) » [L'"ostranenie" sous l'aspect de la stylistique comparative et sa transmission dans la traduction (à partir d'un matériau en anglais et en russe)], M., MGLU, 2007. <http://www.thinkaloud.ru/science/buz---dissertation.pdf>

10. Veronica Hollinger, « (Re)reading Queerly: Science fiction, Feminism and the Defamiliarization of Gender », *Science Fiction Studies*, vol. 26, 1, mars 1999, p. 23-40.

11. Meir Sternberg, « Telling in Time (III): Chronology, Estrangement and Stories of Literary History », *Poetics Today*, 4, 2006, p. 125-235.

12. Pour voir plus en détail les affinités entre Chklovski [Shklovsky/Šklovskij] et les penseurs allemands conservateurs proches des idées de Schmitt tels que Ernst Jünger, se référer à : Galin Tihanov, « The Politics of Estrangement: The Case of Early Shklovsky », *Poetics Today*, 4, 2005, p. 665-

puisse sembler incongru d'une perspective culturelle ou politique, et que leurs modes de pensée semblent n'avoir aucun lien. Pourtant, et cela constituera le point clé de l'analyse, l'esthète, le juriste et le philosophe ont fait usage de stratagèmes heuristiques relativement similaires en décortiquant le sujet central de leurs recherches respectives.

Afin d'entamer ce débat, il faut souligner le fait que les trois universitaires dont nous allons comparer les théories présentaient ces dernières comme des réactions aux pratiques prédominantes de leurs disciplines qu'ils jugeaient peu satisfaisantes pour une quelconque raison. Dans le cas de Chklovski, ses premières publications (sur lesquelles nous nous concentrerons essentiellement) sont souvent des polémiques *ad hominem* à l'égard de critiques et de poètes des générations passées tels qu'Alexandre Potebnia, Alexandre Vesselovsky, et des hommes de lettres symbolistes tels que Andreï Biéli ou Viatcheslav Ivanov. Chklovski remettait en cause la vision de l'art de Potebnia, car l'art n'était, pour lui, « qu'une question d'images¹³ », et il estimait que le style poétique n'était nullement un moyen d'économiser de l'énergie mentale comme le prétendait Vesselovsky¹⁴. C'est avec tout autant de vigueur que le jeune futuriste décria le goût des symbolistes pour le libéralisme éclectique ; ils omettaient que :

les arts de différentes époques sont en conflit et se contredisent [...]. Ce rapprochement et la coexistence simultanée de toutes les périodes artistiques dans l'âme du passéiste font tout à fait penser à un cimetière où les morts ne se querellent plus¹⁵.

Afin de clarifier les choses (et il s'agit là d'un nouvel aspect important des théories que nous allons présenter), Victor Chklovski a eu recours au procédé de disjonction logique. Il y avait l'art, et ce qui n'est pas l'art, c'est tout. Mais le jeune formaliste était tout aussi critique qu'il n'était artiste, et la stricte systématisation n'était pas

696. Un parallèle entre le mode de pensée de Chklovski et celui de Karl Popper a été proposé par Hans Robert Jauss dans *Pour une esthétique de la réception* (trad. de Claude Maillard, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Idées », 1978, p. 32-34) [1^e éd. : 1967].

13. Viktor B. Šklovskij, « Iskusstvo kak priëm » [L'art comme procédé], in *Id., Gamburskij sčet, Stat'i, vosponimanija, esse (1914-1933)* [Compte hambourgeois. Articles, souvenirs, essais], M., Sovetskij pisatel', 1990, p. 60.

14. *Ibid.*, p. 62.

15. V. B. Šklovskij, « Vyšla kniga Majakovskogo "Oblačko v štanax" » (1915) [Parution du livre de Maïakovski *Le nuage en pantalon*], in *Id., Gamburskij sčet...*, *op. cit.*, p. 42.

son fort. Il suffit de jeter un simple coup d'œil sur ses écrits antérieurs à la Révolution d'octobre pour relever un certain nombre d'oppositions binaires qu'il avait émises, abordant chacune de ces antinomies sous un angle différent : « poésie *vs* prose¹⁶ », « connaître *vs* reconnaître¹⁷ », « les langues transmentales *vs* les langues courantes¹⁸ », « métaphore *vs* métonymie¹⁹ », « perception *vs* automatisation²⁰ » ; et cette liste pourrait encore s'allonger. La façon spécifique dont nous percevons les phénomènes se produisant autour de nous est le fil qui relie tous les éléments de ces tandems. Engourdis par des répétitions mécaniques, nous ne nous intéressons généralement à eux que de manière superficielle, comme s'il s'agissait de nombres algébriques, condamnés à rester figés pour l'éternité. La défamiliarisation artistique, commune aux premiers éléments des antinomies précédentes, change radicalement notre conscience de la réalité : ce qui est ordinaire devient exceptionnel. Nous voyons soudainement les objets comme pour la première fois, coupés de leurs associations habituelles, comme s'ils étaient les mêmes, mais néanmoins différents. Afin d'illustrer son raisonnement, Chklovski démontre, au travers du rythme poétique, que la défamiliarisation doit être surprenante, « imprévisible ». Ainsi, elle ne peut pas être « systématisée²¹ ». Mais quel est le motif derrière cette démarche particulière de changement de perception ? Avant de répondre à cette question, nous devons parler du deuxième théoricien de notre étude.

Les théories du droit de Carl Schmitt (1888-1985) ne représentent pas un défi de taille uniquement du fait de son style ou de sa prose. Un des spécialistes en la matière l'a même qualifié « d'oscillation perpétuelle entre le froid et la fièvre, le scolaire et le religieux, l'analyse et le mythe²² ». Nombre d'observateurs s'accordent sur le fait que le profond intérêt de Schmitt pour la

16. V. B. Šklovskij, « Voskrešenie slova » [La résurrection du mot], in *Id.*, *Gamburgskij sčet...*, *op. cit.*, p. 37.

17. *Ibid.*, p. 40.

18. V. B. Šklovskij, « O poèzii i zaumnom jazyke » [À propos de la poésie et de la langue Zaum], in *Id.*, *Gamburgskij sčet...*, *op. cit.*, p. 45.

19. V. B. Šklovskij, « Iskusstvo kak priëm », art. cit.

20. *Ibid.*, p. 63.

21. *Ibid.*, p. 72.

22. Stephen Holmes, *The Anatomy of Antiliberalism*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1993, p. 39.

dimension politique du droit procède de la sociologie weberienne²³, et que le sujet phare de ses critiques provient du positivisme libéral revisité par le juriste autrichien, Hans Kelsen (1881-1973), le partisan le plus célèbre de l'approche non-politique et scientifique des analyses juridiques²⁴. En simplifiant à l'extrême, nous pourrions dire que la *Théorie du Pur Droit*, son œuvre maîtresse, est une science des normes arrangées par déduction. L'ordre juridique est une hiérarchie de décrets (« d'obligations ») systématiquement organisés, tirant chacun leur légitimité de normes supérieures adéquates, la norme ultime étant le *Grundgesetz*, à la fois fondement et moteur de ce fonctionnement. De ce fait, la jurisprudence est exempte de toute considération exogène, qu'elle soit éthique, idéologique ou économique, et elle est organisée en un système logique autorégulé.

Schmitt réfuta nombre d'arguments de Kelsen, et notre brève explication ne saurait apporter une vision exhaustive de sa thèse²⁵. Nous nous concentrerons sur un point important. D'après la remarque perspicace de Schmitt, les propos de Kelsen laissent transparaître une obsession pour le *Grundgesetz*, à savoir, le support juridique d'un ensemble de lois présupposé par le penseur autrichien, qui, pour préserver le caractère purement scientifique de sa théorie, ne s'est pas risqué à entrer dans les détails²⁶. Le concept de « loi fondamentale » comporte lui-même un paradoxe évident. En tant que fondement du système juridique, il fait partie intégrante de ce dernier. Et pourtant, il n'obtient ce statut que par rétroactivité, une fois que ce système est reconnu légitime, tout comme « la signature [...] invente ses signataires », selon la maxime derridienne²⁷. En effet, il s'agit à l'origine d'un objet supra-juridique. C'est l'expression de la volonté arbitraire d'un sujet ou d'un groupe (« souverain » pour reprendre les termes de Schmitt) qui a décidé à un moment donné de mettre un terme à l'ordre actuel pour en

23. John P. McCormick, *Carl Schmitt's Critique of Liberalism: Against Politics as Technology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 31-82.

24. Michael G. Salter, *Carl Schmitt: Law as Politics, Ideology and Strategic Myth*, Abingdon, Routledge, 2012, p. 98-118.

25. Peter C. Caldwell, *Popular Sovereignty and the Crisis of German Constitutional Law: The Theory and Practice of Weimar Constitutionnalism*, Durham (NC), Duke University Press, 1997, p. 85-119.

26. Carl Schmitt, *Political Theology: Four chapters on the Concept of Sovereignty*, trad. de George Schwab, Chicago, Université de Chicago Press, 2005, [1^e éd. : 1922], p. 20.

27. Jacques Derrida, « Otobiographies, l'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre », Paris, Galilée, 1984, [1^e éd. : 1927], p. 22.

établir un nouveau. C'est aux yeux de Schmitt, le moment décisif pour la loi, le moment exceptionnel généré par l'urgence (intérieure ou extérieure) qui teste avec succès les limites de la normalité.

Mais d'où provient cette décision de remplacer un système juridique par un autre ? Au sens large, il s'agit d'une fonction concrète de contingence historique, et en tant que telle, elle est complètement fortuite, non-modifiable par la loi. Pourtant, selon Schmitt, il existe une unité catégorique à tous ces décrets supra-juridiques hétéronymes qui génèrent chaque projet législatif, car leur essence même est politique. Pour comprendre cela, il est important de souligner le fait qu'il a employé une logique binaire dans sa définition. Bien entendu, Schmitt avait une explication : la distinction politique spécifique à laquelle se réduisent les actions politiques et leurs motifs est similaire à celle existante entre un ami et un ennemi.

Bien que cette antinomie politique soit formellement comparable à d'autres domaines de la vie, cette opposition « ami / ennemi » diffère en un sens de tous les autres contraires polaires, à savoir, dans l'intensité de la relation entre deux termes, qui constitue l'essence même de cette relation. Schmitt affirmait, en effet, que « le concept de l'ennemi dépend de la perpétuelle possibilité de conflit²⁸ ». Autrement dit, « les concepts de l'ami, de l'ennemi et du conflit prennent tout leur sens précisément parce qu'ils évoquent le risque réel d'une mort physique. La guerre découle d'une inimitié. La guerre constitue la négation existentielle de l'ennemi²⁹ ». De la même façon, Schmitt concède que la frontière entre la politique, et disons, l'éthique ou l'économie n'est pas totale. Chaque valeur humaine peut devenir le *casus belli* d'un combat mortel. La notion sociologique de classes, au premier abord anodine, en est le parfait exemple, seulement si ces dernières sont politisées, si elles transcendent les sphères de valeur dont elles procèdent, et qui, selon Schmitt, concernent désormais la question éminemment politique de l'existence.

À présent, nous comprenons clairement la nécessité, pour Schmitt, de mettre un terme à l'actuel système juridique. Loin d'être une invitation à l'anarchie, il s'agit d'une mesure d'autoconservation ayant pour but d'aborder la menace que peut représenter un ennemi interne ou externe. Cette action peut d'abord permettre de maintenir le *statu quo* lorsqu'une dictature

28. Carl Schmitt, *The Concept of Political*, trad. de George Schwab, Chicago, University of Chicago Press, 1996, [1^e éd. : 1927], p. 32.

29. *Ibid.*, p. 33.

s'impose en tant que mesure temporaire pour remédier à une période de trouble et après quoi l'ordre originel doit être rétabli (ce que Schmitt appelle la « dictature commissariale »). Elle peut également remplacer ce *statu quo* par un autre régime lorsque la « dictature souveraine » marque le prélude d'un nouveau projet législatif³⁰. La déclaration d'un état d'urgence (*Ausnahmestand*) est l'exemple le plus probant de l'utilisation de la loi pour légitimer une certaine issue politique. Mais d'après Schmitt, ce parti pris vaut également pour l'ensemble des pratiques juridiques. « Chaque loi », affirme Schmitt, « est une loi situationnelle³¹ », c'est-à-dire, une appropriation convenable du droit général. Il en est ainsi puisque l'association d'une norme abstraite à une situation particulière n'est pas un procédé mécanique avec une issue prédéterminée de façon logique, mais une décision constante, impliquant une interprétation, un choix parmi une myriade de possibilités, déterminé par un contexte social spécifique. Pour reprendre les propos d'un spécialiste de Schmitt,

le juge en se comportant comme tel, n'applique pas la loi en fonction des normes, mais produit plutôt la norme par le simple fait d'appliquer la loi. La loi, tout comme l'œuvre artistique, révèle des règles qui guident son application une fois seulement qu'elle a été couchée sur le papier³².

À partir de là, chaque décision judiciaire implique un moment d'exceptionnalité dans la mesure où elle étend ce même statut à d'autres situations uniques et irréductibles. Mais c'est précisément cette flexibilité qui procure à la loi cette vitalité, cette applicabilité à une infinité d'affaires humaines, puisque c'est seulement avec l'exception que, selon Schmitt, la force de la vie réelle brise la carapace d'une mécanique figée dans la répétition.

Cela nous ramène à la question précédente concernant l'utilité de ce changement de perception que Chklovski nomma « défamiliarisation ». Il est important de noter que pour le jeune formaliste, l'art était bien plus qu'une simple question d'imagination, qu'une source d'hédonisme esthétique. Si Schmitt concevait la loi comme

30. C. Schmitt, *Romantisme politique* (1919), Paris, Librairie Valois – Nouvelle Librairie nationale, [1^e éd. : 1919], 1928. Aussi : Carl Schmitt, *Political Romanticism* (1919), trad. de Guy Oakes, Cambridge (MA), The MIT Press, 1986, [1^e éd. : 1919].

31. C. Schmitt, *Political Theology...*, *op. cit.*, p. 13.

32. William Rasch, « The Judgment: The Emergence of Legal Norms », *Cultural Critique*, 57, 2004, p. 102.

arme politique dans le combat pour l'autoconservation, Chklovski considérait que la mission de l'art, celle de préserver la vie, se fonde sur un principe cognitif. Son potentiel créatif sert à raviver nos relations avec le monde qui nous entoure, qui, sans cette intervention, succomberait à une entropie ankylosante. « Désormais, l'art ancien est déjà mort », se lamentait-il en 1913,

et le nouvel art n'est pas encore né. Des choses ont disparu : nous avons perdu notre conscience du monde [...], nous avons cessé d'être les artistes de notre vie quotidienne, nous n'aimons ni nos maisons, ni nos affaires et nous nous coupons facilement d'une vie que nous ne ressentons pas³³.

Mais d'après Chklovski, il existe un remède à cette paralysie moribonde :

Seule la création de nouvelles formes artistiques peut rendre à l'humanité l'expérience du monde, ressusciter les choses, et en finir avec le pessimisme.

Ce parallèle entre les pensées de Schmitt et Chklovski peut même aller encore plus loin. Bien que leurs domaines d'activité respectifs soient très différents, ils sont curieusement parvenus à les alimenter mutuellement, en esthétisant la politique et en politisant l'esthétique. En effet, d'après les propos persuasifs de Richard Wolin, la cible implicite du juriste allemand était la « classe bureaucrate » dont le « mode de fonctionnement [...] est basé sur des règles et des procédures fixes, préétablies et calculables [...] : la personification même de la normalité bourgeoise³⁴ ». Pourtant, afin de subvertir la prévisibilité rationnelle à la base du *modus operandi* bureaucratique, Schmitt exprime le processus décisionnel en termes artistiques. D'après les propos de Peter Bürger invoqués par Wolin, la politique au sens où Schmitt l'entendait, tirait son origine de l'esthétique.

Le désir esthétique que l'exception aille au-delà des anciennes catégories de compréhension sert de fondement à la théorie qui vise à impacter la réalité. À la lumière de ce transfert, on peut seulement conclure que Schmitt peut identifier les catégories esthétiques de

33. V. B. Šklovskij, « Voskrešenie slova », art. cit., p. 40.

34. Richard Wolin, « Carl Schmitt: The Conservative Revolutionary Habitus and the Aesthetics of Horror », *Political Theory*, 3, 1992, p. 425.

« nouveau et étrange » grâce à son concept décisionnel, suivant le modèle de l'acte du « génie artistique » en tant qu'acte absolu³⁵.

Pour Chklovsky, « la personnification même de la normalité bourgeoise » relevait du « *byt* ». Cette locution comporte deux aspects intrigants. Non seulement elle empêche toute traduction directe et est généralement paraphrasée par « le quotidien » ou « la vie de tous les jours », mais elle manque également de définition précise et même les avis des formalistes divergent quant à son utilisation³⁶. En ce qui nous concerne, nous nous cantonnerons à sa circonscription métaphorique, suggérée par Roman Jakobson dans son éloge funèbre de Maïakovski en 1913. Dans son discours, *byt* signifie

la tendance qui, contraire à l'impulsion créative vers un futur métamorphosé, stabilise un présent immuable, qu'elle recouvre d'un voile de marasme, enfermant la vie dans son cocon épais et consolidé³⁷.

C'est précisément cette « défamiliarisation » artistique par laquelle la force de la vie réelle brise la carapace d'une mécanique figée dans la répétition.

Mais revenons à notre affirmation et demandons-nous à présent comment Chklovski politisait l'esthétique ? Où plaçait-il la frontière entre amis et ennemis, aspect *sine qua non* de la politique d'après Schmitt ? Il faut souligner le fait que pour Chklovski, le

35. Peter Bürger, « Carl Schmitt oder die Fundierung der Politik auf ästhetik », in Christa Bürger, *Rettung des Mythos durch Licht*, Frankfurt-sur-le-Main, Suhrkamp, 1986, p. 174. Dans ce contexte, on pourrait faire remarquer que le jeune Schmitt a activement participé à la vie de l'avant-garde artistique allemande en comptant parmi ses plus proches amis les dadaïstes, Hugo Baal et l'expressionniste Theodor Daüblers dont Schmitt analysa en détail le poème « Das Nordlicht ». Pour plus d'information concernant l'implication de Schmitt dans l'art moderne, voir Trevor Stark, « Complexio Oppositorum: Hugo Ball and Carl Schmitt », *October*, 146, 2013, p. 31-64, ou Horst Bredekamp Horst, « From Walter Benjamin to Carl Schmitt via Thomas Hobbes », trad. de Meslissa, Thorson Hause & Jackson Bond, *Critical Inquiry* 25, 2, 1999, p. 253-254.

36. Sergej N. Zenkin, « Otkrytie 'byta' russkimi formalistami » [La découverte du *byt* par les formalistes russes], in Liubov' N. Kiseleva *et al.* (éd.), *Lotmanovskii sbornik*, (M.), 3, 2004, p. 806-821.

37. Roman O. Jakobson, « O pokolenii rastrativšem svoix poetov » [À propos de la génération de ceux qui ont sacrifié leurs poètes], in *Id.*, *Smert' Vladimira Majakovskogo* [La Mort de Vladimir Maïakovski], Berlin, Petropolis, 1931, p. 13.

concept de *byt* n'incluait pas seulement la réalité physique que nous prenons pour acquis et à laquelle nous ne prêtons plus attention, mais aussi d'autres formes artistiques plus anciennes qui sont automatisées par leur surutilisation et leur surexposition. C'est particulièrement vrai dans le cas des classiques « enchâssés dans une coque de verre de familiarité » dont « nous nous rappelons que trop bien, que nous ne percevons plus³⁸ ». Et pourtant, si les petits enfants étaient las du fruit de l'art de leurs grands-pères, les travaux de leurs pères leur donnaient envie de se rebeller. Les lettres russes peuvent connaître un renouveau si et seulement si la poésie futuriste remplace les canons symbolistes désormais obsolètes, affirmaient Chklovski et ses pairs. Afin de régler ses comptes, Chklovski se servit du support très pratique que constituait une critique de l'œuvre de Maïakovski de 1915, *le Nuage en pantalon*. Il ne mâcha pas ses mots, disant que :

l'ancienne littérature russe était la littérature des gens impuissants [qui] ne réfutaient rien, n'osaient rien détruire parce qu'ils ne comprenaient pas que les arts de différentes époques sont en conflit et se contredisent³⁹.

L'avènement du futurisme, assurait-il, a mis un terme au libéralisme esthétique de la génération symboliste : « Il semble que nous soyons à l'aube d'une nouvelle ère. Nous assistons à la naissance d'une nouvelle forme de beauté...⁴⁰ ». Et, pointant du doigt les anciens, il déclarait : « Nous nous tenons droit devant vous ; nous clamons, nous détruisons, nous détruisons !⁴¹ ».

Poussant mon analogie encore plus loin, nous pouvons dire que le poète futuriste présente des caractéristiques semblables à la souveraineté invoquée par Schmitt dans la mesure où « il est celui qui décide de l'exception⁴² ». Préoccupé par les capacités cognitives de sa nation⁴³ qu'il pense considérablement dégradées par les répé-

38. V. B. Šklovskij, « Voskrešenie slova », art. cit., p. 38.

39. V. B. Šklovskij, « Vyšla kniga Majakovskogo Oblačko v štanax », art. cit., p. 41-42.

40. *Ibid.*, p. 45.

41. *Ibid.*

42. C. Schmitt, *Political Theology...*, *op. cit.*, p. 5.

43. Dans sa critique de Maïakovski, Chklovski suggère que la différence entre les pays engagés dans la Première Guerre mondiale est la fonction de leurs sensibilités poétiques respectives : « La Guerre, à une époque où l'art est mort, passe par la conscience, ce qui explique sa cruauté, plus grande encore que celle des guerres de religions. L'Allemagne n'avait pas de mouvement

titions mécaniques des formes artistiques, il suspend arbitrairement les règles du jeu et établit un nouvel ensemble de normes poétiques à nouveau capables de « défamiliariser » le *byt*. Ces dernières sont considérées, du moins par Chklovski, comme plus légitimes que celles des symbolistes, car leur autorité est supra-esthétique, relevant des lois linguistiques et psychologiques universelles⁴⁴. Tout bien considéré, la révolution futuriste n'est pas différente du coup d'État politique. Elle détruit l'art afin de le sauver.

Mais la transition entre symbolisme et futurisme n'est pas la seule à pouvoir être caractérisée de la sorte. Selon Chklovski, l'histoire littéraire tout entière n'est que succession de coups d'État. Ainsi affirme-t-il succinctement dans sa définition de la généalogie artistique souvent réemployée que « d'après la loi établie, pour autant que je sache, pour la première fois dans l'histoire de l'art, l'héritage n'est pas transmis par un père à son fils, mais par un oncle à son neveu⁴⁵ ». Bien que son affirmation ne fasse pas d'allusion directe au coup d'État politique, il l'évoque en filigrane, ce qui n'est pas négligeable. Nous allons préciser.

Chklovski a peut-être raison de revendiquer sa primauté nomothétique en ce qui concerne l'histoire de l'art. Mais il doit (et si lui ne le fait pas, certains de ses lecteurs le doivent) reconnaître que cette même « loi » était déjà avancée par Karl Marx dans le domaine de l'Histoire dès le très vénéré premier paragraphe du *18 Brumaire de Louis Bonaparte*. Il reprend de Hegel l'idée que l'Histoire se répète, mais d'une manière étrange et détournée, avec le rempla-

futuriste, mais la Russie, l'Italie, la France et l'Angleterre, si ! » (V. Šklovskij, « Vyšla kniga Majakovskogo "Oblačko v štanax" », art. cit., p. 43).

44. V. B. Chklovski, en commentant la langue transmentale des futuristes russes [*zuum*], soulève une question majeure : « Est-ce que cette façon d'exprimer ses émotions est propre à ce groupe de personnes ou est-ce un phénomène linguistique général qui n'a pas encore été découvert ? » (V. Šklovskij, « O poëzii i zaumnom jazyke », art. cit., p. 46). Il écrit dans sa polémique à propos de Spencer que « la règle qui vise à économiser les forces créatives fait partie de l'ensemble de lois acceptées par tous ». Cette idée, poursuit Chklovski « pourrait se révéler exacte si elle est appliquée à une catégorie spéciale du langage : le langage pratique ». Mais il serait incorrect de l'étendre au langage poétique. Dans ce dialecte fonctionnel, « nous devrions parler des lois des dépenses et de l'économie, non pas sur la base d'une analogie avec le langage prosaïque, mais sur la base de ses propres lois » (V. Šklovskij, « Iskusstvo kak priëm », art. cit., p. 61-62).

45. V. B. Šklovskij, *Xod konia: Sbornik statej* [La marche du cheval. Recueil d'articles], M., Gelikon, 1923, p. 27.

cement d'une figure historique par sa parodie ou, plutôt, « du neveu par l'oncle ». Le dit oncle n'était autre que Napoléon Bonaparte, et le neveu, Louis-Napoléon, qui fut élu Président de la France par le vote populaire le 10 décembre 1848 avec une victoire écrasante. Le résultat de cet événement prouva malheureusement que les engagements n'avaient pas été tenus, comme l'avait prédit Karl Marx dans *Les luttes de classes : 1848-1850*. Au lieu d'un élan républicain, cette élection marqua le début de la restauration de la monarchie⁴⁶.

Mais pourquoi donc Marx parle-t-il de manière quelque peu incongrue, de la mère de Louis-Napoléon au lieu de son père ? Sa remarque cryptique, comme le sont bien souvent les évocations de la mère d'autrui, contient un message caché dont le sens est assez manifeste. Il fait cas de la rumeur populaire de l'époque selon laquelle « Napoléon le Petit » (sobriquet créé par Victor Hugo) n'était pas le fils de son père éponyme, frère de Napoléon I^{er}, mais de l'amiral Hollandais Ver-Huell en rien apparenté à la famille Bonaparte. Marx éclaire sa pensée vers la fin du *18 Brumaire de Louis Bonaparte* en plaisantant sur le fait « qu'un homme portant le nom de Napoléon [...] s'appelait Napoléon [uniquement] conformément à l'article du code Napoléon qui proclame : “La recherche de la paternité est interdite”⁴⁷ ».

Que cela soit vrai ou faux, l'aura impériale de son supposé oncle se montra plus attractive que celle d'une présidence « matrilineaire⁴⁸ ». Le jour du 47^e anniversaire du règne de Napoléon I^{er}, le 2 décembre 1851, Louis-Napoléon finit par commettre un coup d'État et devint Napoléon III.

Avant de nous tourner vers le troisième théoricien de notre analogie, Karl Popper, nous devons encore établir un ultime parallèle entre le juriste allemand et le critique russe à propos de l'aspect religieux de leur mode de pensée. Cela n'est pas une surprise dans

46. Karl Marx, *Les luttes de classes en France : 1848-1850*, Paris, éd. Science Marxiste, « Bibliothèque Jeunes », 2010.

47. K. Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, traduction de la troisième édition allemande de 1885, Paris, Les Éditions sociales, coll. « Classiques du marxisme », 1969, p. 107.

48. Il faut noter que Marx a seulement employé métaphoriquement la filiation maternelle dans le sens où « l'Assemblée constitutionnelle était la mère de la Constitution et que la Constitution est la mère du Président ». Elle est donc le lien qui unit Louis-Napoléon à son « titre républicain » (Karl Marx, *The Class Struggles in France, 1848 to 1850*, New York, International Publishers, 1964, p. 81).

le cas de Schmitt, habituellement considéré comme un conservateur catholique, bien que l'exactitude d'une telle appellation soit sujette à débat⁴⁹. Mais, toute obédience religieuse mise à part, il est difficile de passer à côté du fondement métaphysique de sa pensée⁵⁰. Le début du chapitre 3 de *Théologie politique* le prouve bien : « Presque tous les concepts prégnants de la théorie moderne de l'État sont des concepts théologiques sécularisés⁵¹ », non seulement du fait de leur développement historique, mais aussi par leur structure systématique. Et il poursuit en explicitant le titre de son œuvre : « L'exception dans la jurisprudence est comparable au miracle de la théologie⁵² », car c'est précisément ce que nous révèle Dieu à travers le miracle, c'est-à-dire, un phénomène défiant toutes nos attentes. Il/elle est un « législateur omnipotent » qui décide de l'exception, ce qui confirme l'existence de la règle.

Mais en quoi Chklovski, auteur dont les écrits ne laissent transparaître aucune once de foi, adopte-t-il un mode de pensée religieux ? Sans adhérer à l'idée que sa « conception de la littérature [...] côtoie le mystique⁵³ », il est évident qu'en tant que théoricien et écrivain, Chklovski était « amateur d'allusions au religieux⁵⁴ » en

49. Robert Howse, « From Legitimacy to Dictatorship, and Back Again: From Leo Strauss' Critique of the Anti-Liberalism of Carl Schmitt », in David Dyzenhaus (éd.), *Law as Politics: Carl Schmitt's Critique of Liberalism*, Durham, Duke University Press, 1998, p. 63-65. En prenant ses décisions personnelles, Heinrich Meier nous apprend, que comme allégeance « au Führer du printemps 1933 », Schmitt « s'est plus comporté en protestant [...] se référant seulement à sa propre foi ou à l'autorité souveraine » plutôt qu'en « se conformant aux règles traditionnelles du Vatican dans lesquelles il se retrouvait ». (Heinrich Meier, *The Lessons of Carl Schmitt: Four Chapters on the Distinction between Political Theology and Political Philosophy* (2009), trad. de Marcus Brainard, Chicago, The University of Chicago Press, 2011, p. 146).

50. Il faut souligner le fait que Schmitt pensait qu'il existait un dénominateur commun à toutes les entreprises humaines. « Les émotions et les pensées de chaque être humain reflètent un certain caractère métaphysique », prônait-il. « La métaphysique est omniprésente... Nous ne pouvons y échapper en faisant comme si ne la voyons pas » (Carl Schmitt, *Political Romanticism...*, *op. cit.*, p. 17).

51. C. Schmitt, *Political Theology...*, *op. cit.*, p. 36.

52. *Idem.*

53. Douglas Robinson, *Estrangement and Somatics in Literature: Tolstoy, Shklovsky, Brecht*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 2008, p. 112.

54. Aleksei Bogdanov, « Ostranenie, Kenosis and Dialogue: The Metaphysics of Formalism according to Shklovsky », *The Slavic and East European Journal*, 1, 2005, p. 50.

général, et en particulier d'allusions aux miracles bibliques⁵⁵. L'exemple suivant servira à illustrer l'appropriation créative de ce thème dans les premiers écrits de Chklovski. La critique de Maïakovski contient une référence anodine à la « Piscine de Siloé », l'endroit où Jésus rendit la vue à un aveugle : « va te laver à la piscine de Siloé », intima le Christ à l'invalidé. « L'aveugle y alla, il se lava et, à son retour, il voyait⁵⁶ ». Au premier abord, on pourrait être tenté de voir cette allusion comme le contraire polaire de « connaître vs. reconnaître », dont nous avons parlé plus tôt et dans lequel Chklovski aborde les différences entre l'art et ce qui n'est pas l'art. Mais si l'on regarde de plus près le contexte dans lequel cette allusion biblique est employée, on constate qu'il s'agit de la mauvaise piscine et du mauvais miracle. Chklovski fait référence au Christ guérissant un infirme à la piscine de Bethesda. Tournant en dérision le goût convenu des symbolistes pour l'image poétique, Chklovski cite le Nouveau Testament pour nous faire comprendre où il veut en venir. « Ces images ont été réutilisées pour la centième, millième fois, mais seul le premier à avoir foulé les eaux de Siloé fut guéri⁵⁷ ». Cet événement concerne un paralytique qui voulait exploiter le pouvoir des eaux de la piscine de Bethesda, car un ange du Seigneur descendait à certains moments dans la piscine et agitait l'eau. Et celui qui y descendait le premier après l'agitation de l'eau était guéri de son infirmité quelle qu'elle fût. Hélas, du fait de son handicap, il était toujours trop lent et se faisait dépasser par les autres. Mais Jésus lui dit « Lève-toi, prends ton grabat et marche⁵⁸ », ce qui eut évidemment pour effet de guérir l'infirmité. On pourrait débattre du fait que Chklovski ait confondu ces deux événements bibliques dans le but de « défamiliariser » ce texte sacré ou simplement à cause d'un souvenir erroné. En tout cas, cet exemple illustre bien le fait que Chklovski avait connaissance des actes divins du Christ malgré l'approximation des connaissances qu'il avait acquises.

55. V. B. Chklovski attribue lui-même ses connaissances en théologie chrétienne à un manuel scolaire d'histoire de la religion qu'il aurait trouvé de manière fortuite lors de ses années de lycée (V. Šklovskij, *Trel'ja fabrika* [La troisième usine], M., Krug 1926, p. 29).

56. Jean, 9, *La Bible*, traduction d'Augustin Crampon, s.l., Les Éditions Blanche de Peuterey, ePub, 2012, p. 1-41 [1^e éd. : 1923].

57. V. B. Šklovskij, « Vyšla kniga Majakovskogo "Oblačko v štanax" », art. cit., p. 42.

58. Jean, 5, *La Bible...*, *op. cit.*, p. 4-8.

Cela nous ramène au tout premier miracle biblique auquel Chklovski fait allusion dans le titre même de sa présentation programmée : *La Résurrection du mort*⁵⁹. « Cette analogie avec la Résurrection du Christ (la Parole s'est faite chair, puis elle est morte) est assez évidente⁶⁰ ». Ce n'est toutefois pas la seule lecture possible, et très évocatrice, qui soit en rapport avec les Saintes Écritures. L'ordre intimé par Jésus à l'infirmes de la piscine de Bethesda mentionné plus haut nous rappelle un autre de Ses impératifs ayant eu un effet miraculeux à la seconde où il l'énonça : « Enfant, lève-toi !⁶¹ », en s'adressant à la fille de Rabbi Jaïre qui venait de trépasser. En d'autres termes, Jésus n'était pas le seul à ressusciter dans les Évangiles. Il ramena lui-même d'autres personnes à la vie. De ce point de vue, le récit passionné de Chklovski pour le mot ressuscité est une adaptation du mythe de Lazare de Béthanie, mettant en scène le poète futuriste qui, à l'image du Christ, viole les lois linguistiques habituelles par la force de son pouvoir « divin⁶² ». « Je ne crois pas aux miracles », affirma Chklovski (revêtant pour l'occasion son costume de critique) en réponse à l'œuvre de Vladi-

59. Une fois son discours publié dans un petit recueil, Chklovski apprit, près de quinze ans plus tard, que les articles avaient été postés dans la section religion du journal. S'amusant de ce fait, il attribua cette confusion au fait que « l'imprimeur avait écrit le titre de l'article à l'aide d'une police d'écriture antique » (V. Šklovskij, *Gamburgskij sčët*, L., Izdatel'stvo pisatelej, 1990, p. 107).

60. A. Bogdanov, « Ostranenie, Kenosis and Dialogue... », art. cit., p. 50.

61. Luc, 8, *La Bible...*, *op. cit.*, p. 54.

62. On pourrait ajouter que pour le jeune Chklovski, l'affinité entre littérature et religion avait également un aspect linguistique. Dans son discours de 1914, il déclara que « les mots 'capricieux' et 'sous-entendus' des futuristes » ne sont pas comme « la poésie religieuse de tout temps, écrite dans un langage à moitié compréhensible » (V. Šklovskij, « Voskrešenie slova », art. cit., p. 40-41). On peut aussi remarquer quelque chose de similaire à propos du langage transmental des futuristes [*zauum*] « qui se manifeste seulement rarement dans sa forme pure, mais il y a des exceptions », s'empressa d'ajouter Chklovski. L'une d'entre elles « est le langage transmental des sectaires mystiques. Ce qui a facilité l'instauration de ce langage est le fait que les sectaires le considéraient comme partie intégrante de la Glossologie, le don de « parler en langues » qu'ils ont reçu, d'après *les Actes des Apôtres*, le jour de la Pentecôte. Cela a permis aux sectaires de ne pas avoir honte du langage transmental, au contraire, ils en éprouvaient une certaine fierté et enregistrèrent des échantillons » (V. Šklovskij, « O poèzii i zaumnomazykye », art. cit., p. 54-55).

mir Tatline, *Contre-relief d'angle*, censé créer un Nouveau monde palpable. « C'est pourquoi je ne suis pas un artiste » ajouta-t-il⁶³. Mais s'il en était un, et que son style ou sa prose laissassent supposer qu'il en était un, aurait-il eu le choix de ne pas l'être ?

Il est temps, à présent, d'ajouter un troisième ingrédient à notre salade comparative : il n'est autre que le philosophe des sciences autrichien Karl Popper. Alors que personne à ma connaissance n'a jamais associé Chklovski à Schmitt, le parallèle entre Chklovski et Popper a au moins déjà été évoqué une fois. Dans son article bien connu « L'histoire de la littérature : un défi à la théorie littéraire », Hans-Robert Jauss (1921-1997) attire l'attention sur le fait que ces deux penseurs attribuaient une valeur positive à l'expérience négative des faux espoirs. Jauss, citant Popper, affirme que dans le cas du rassemblement d'informations préscientifiques et scientifiques, nous bénéficions et apprenons surtout de nos erreurs, tel un aveugle se heurtant à un obstacle, prenant alors conscience de son existence. Nous nous rapprochons de la réalité en infirmant nos hypothèses. La réfutation de nos erreurs est l'expérience positive que nous retirons de la réalité. De la même façon, la littérature qui,

en vertu d'une forme nouvelle, nous aide à dépasser les procédés mécaniques de notre perception quotidienne [...], peut également nous donner une nouvelle perception des choses en formant le contenu d'une expérience qui apparaissait premièrement sous forme de littérature⁶⁴.

Nous allons à présent développer cette observation succincte. À l'instar de Chklovski et de Schmitt, Popper, l'épistémologue, était soucieux de poser des limites claires à son sujet d'investigation. Au début des années 1930, il considéra cette tâche comme telle :

La théorie de la connaissance doit établir l'applicabilité stricte et universelle d'un critère nous permettant de faire la distinction entre les énoncés des sciences empiriques et les affirmations métaphysiques qu'on appellerait « critère de démarcation » [...] *Le problème de la démarcation* peut justement être considéré comme l'un des deux problèmes fondamentaux de la théorie de la connaissance⁶⁵.

63. V. B. Šklovskij, *Xod konia: Sbornik statej...*, op. cit., p. 107.

64. Hans Robert Jauss, « Literary History as a Challenge to Literary Theory », trad. d'E. Benzinger, *New Literary History*, 1, 1970, [1^e éd. : 1967], p. 33 et 34.

65. Karl Popper, *Les deux problèmes fondamentaux de la théorie de la connaissance*, trad. de Christian Bonnet, Paris, Herman, 1999, p. 4.

Nous reviendrons rapidement sur le deuxième problème fondamental, mais laissez-moi d'abord expliquer en quoi la logique de Popper est disjonctive. Un énoncé scientifique ne peut pas être seulement un peu scientifique, tout comme une femme ne peut pas être un peu enceinte. Quel est le critère strict et absolu qui sépare la pseudoscience et la vraie science ? Afin d'éclaircir ce point, il est nécessaire de dire quelques mots à propos du contexte intellectuel ayant servi de base au développement des idées de Popper.

Dans son recueil autobiographique, Popper caractérisa les prémisses de sa quête philosophique de débat critique avec les positivistes du type de Mach et les néopositivistes du type de Wittgenstein du Cercle de Vienne⁶⁶. Il applaudissait leur empirisme radical, mais considérait qu'en général, la perspective épistémologique du positivisme était déformée à cause d'une certaine subjectivité. Cette subjectivité constitue le second problème fondamental de sa théorie de la connaissance dont nous avons parlé : celle de l'inductivisme. Nous ne pouvons pas, hélas, dans cet article rendre justice à la critique aux mille facettes de Popper concernant cette méthode qui part du particulier pour s'étendre à l'universel. Pour notre comparaison, il est important de souligner le fait que Popper écrivit toutes les « théories de l'inductivisme » en se fondant sur une doctrine particulière qu'il appelait « la doctrine du primat des répétitions⁶⁷ ». Contrairement à Chklovski et Schmitt, Popper fait la différence entre les variantes « logiques » et « psychologiques » de cette doctrine. La première apporte « une sorte de justification de l'acceptation d'une loi universelle », et la deuxième « induit et éveille en nous des attentes et des croyances⁶⁸ ». Mais tout comme Chklovski et Schmitt, Popper percevait les répétitions comme contreproductives et appauvrissantes. En 1920, il déclarait à leur sujet :

[elles] ne peuvent pas créer de nouveau produit ; bien au contraire, les répétitions peuvent seulement faire disparaître (ou accélérer le procédé de disparition) : l'habitude et les usages ne font qu'éliminer les détours du procédé de réaction en le carénant. Rien ne naît au travers des répétitions. La rapidité accrue d'une réaction

66. K. Popper, *Unended Quest: An Intellectual Biography*, Londres, Routledge, 1992, p. 80.

67. K. Popper, *The Logic of Scientific Discovery* (1979), Londres, Taylor and Francis, 2005, p. 440.

68. *Idem.*

ne devrait pas être confondue avec sa recréation graduelle (*natura facit saltus*)⁶⁹.

Certaines des objections de Popper à propos de l'inductivisme fondé sur les répétitions peuvent sembler familières. Son observation selon laquelle les scientifiques ne sont pas simplement des greffiers passifs notant les récurrences préexistantes se produisant sous leurs yeux, mais des participants actifs d'un certain point de vue, qui imposent des schémas aux phénomènes hétérogènes qu'ils étudient⁷⁰, nous rappelle la critique émise par Schmitt quant à la « Théorie du pur droit » de Kelsen, qui relègue « les juges au statut de simples distributeurs automatiques dispensant la loi sans réflexion intellectuelle ou contribution active⁷¹ ». D'autres théoriciens apportent d'autres arguments philosophiques, tels que l'analyse logique de l'inductivisme par Hume qui démontre que la preuve par induction n'est en aucun cas une preuve ou qu'elle mène à une régression infinie⁷².

Néanmoins, l'objectif de Popper n'est pas de simplement discréditer la thèse datant de Bacon et Newton, selon laquelle l'inductivisme est la seule logique propre à la découverte scientifique. Il lutte pour apporter une théorie de la connaissance alternative qui éviterait les dangers de la généralisation partant d'un exemple précis en s'appuyant sur des hypothèses purement déductives. Vue sous cet angle, la pratique scientifique est un procédé partant du général vers le précis, qui ne commence pas par des observations de faits, mais par l'élaboration d'hypothèses plus ou moins conjecturelles. Tout inductiviste est en droit de se demander comment une affirmation générale sur la réalité formulée de manière si contingente pourrait se révéler exacte ? Voici donc le point central de l'argumentation de Popper. C'est en effet impossible, et, en outre, cela n'a pas grande importance. Ce qui sépare la science de la métaphysique, pense-t-il, n'est pas que la science, contrairement à la métaphysique, établit des certitudes éternelles, mais plutôt que, consciente de ses propres failles, la science apprend de ses erreurs qu'elle commet inéluctablement. D'après Popper, on ne peut pas exagérer l'importance de la contribution de cette méthode d'essais et d'erreurs à l'enrichissement de nos connaissances. Car si

69. K. Popper, *The Two Fundamental Problems of the Theory of Knowledge*, trad. d'A. Pickel, Londres, Routledge, 2009, p. 30.

70. K. Popper, *The Logic of Scientific Discovery...*, *op. cit.*, p. 440-442.

71. McCormick, *Carl Schmitt's Critique of Liberalism...*, *op. cit.*, p. 207.

72. K. Popper, *The Two Fundamental Problems...*, *op. cit.*, p. 35-44.

la répétition d'une expérience, malgré sa fréquence, ne peut vérifier la loi universelle puisqu'il n'est pas nécessairement logique que la fois prochaine le résultat soit le même, un simple résultat négatif suffira à infirmer l'expérience une fois pour toutes. Ainsi, selon Popper, le trait distinctif des « énoncés scientifiques empiriques ou des systèmes d'énoncés » réside dans le « critère de réfutabilité⁷³ », à savoir le fait que ces hypothèses peuvent être réfutées de manière empirique.

Si l'on en suit ce critère, la meilleure stratégie pour le scientifique, selon un spécialiste de l'épistémologie de Popper, est de se concentrer sur des théories qui ont un haut degré de réfutabilité, qui sont de ce fait très certainement éliminables s'il s'avère qu'elles sont fausses et qui sont potentiellement vraies si elles survivent aux nombreux tests qui les éprouvent. Et pourtant, afin de se conformer à cette condition, une théorie ne devrait pas sembler plausible, ce qui « veut dire qu'elle est peut-être en contradiction sur plusieurs points avec l'expérience⁷⁴ ». Que cela soit étonnant ou non, cette circonstance rapproche la science poppérienne de l'esthétique de Chklovski. À cause de leur nature contre-instinctive, ces hypothèses explicatives bouleversent ce que nous prenons pour acquis de la réalité et défamiliarisent ce qui nous est familier. Si dans son acception conventionnelle, le terme « explication » indique « une réduction de l'inconnu vers le connu », Roberta Corvi suggère que « Popper préférerait dire qu'une explication scientifique est la réduction du connu vers l'inconnu⁷⁵ ». Et une guerre d'usure entre des théories explicitement provisoires vient alors éroder notre vue figée et précise de la réalité.

Popper fit ce commentaire sur son potentiel créatif :

Cela fait partie de la grandeur et de la beauté de la science [...], ce que nous pouvons apprendre au travers de nos propres recherches cruciales, c'est que le monde est très différent de ce que nous avons imaginé, jusqu'à ce que notre imagination ne soit écartée par la réfutation de théories précédentes. Il ne semble pas y avoir de raison qui laisserait à penser que ce procédé cessera un jour⁷⁶.

Notre brève présentation de la philosophie des sciences de Popper se concentrant sur ses premiers écrits des années 1920 et

73. *Ibid.*, p. 417.

74. Anthony O'Hear, *Karl Popper*, Londres, Routledge, 1980, p. 25.

75. Roberta Corvi, *An Introduction to the Thought of Karl Popper*, Londres, Routledge, 1997 [1^e éd. : 1993], p. 126.

76. K. Popper, *The Logic of Scientific Discovery...*, *op. cit.*, p. 452.

1930 pourrait s'arrêter là. Notre unique but était d'étayer le point de vue suggestif de Jauss à propos de l'affinité intellectuelle entre l'épistémologie de Popper et de l'esthétique de Chklovski venant de la notion d'« attentes frustrées » qui était centrale aux trois théories étudiées et flagrantes une fois ces dernières analysées. Mais nous aimerions terminer avec une énième similarité entre ces trois théoriciens, cette fois bien moins évidente. Elle a quelque chose à voir avec la catégorie du miracle, à laquelle Schmitt et Chklovski se réfèrent, l'un directement, l'autre par le biais d'allusions bibliques. Est-ce que le concept de falsification, qui, telles la défamiliarisation artistique et l'exception « juridique », implique la remise en question de nos hypothèses empiriques, peut être considéré comme un miracle ? Compte tenu de la réputation de Popper, considéré comme « critique rationaliste », cette idée semble plutôt farfelue. Mais c'est pour cette même raison, et notre philosophe autrichien serait certainement d'accord, que nous devons, ne serait-ce que très brièvement, évoquer la question.

Depuis le début de sa carrière, Popper a strictement différencié d'un côté les « énoncés empiriques singuliers », et de l'autre « les lois naturelles, les théories et les énoncés empiriques universels ». Ce dernier groupe « constitue la base déductive des prédictions, du moins en ce qui concerne la déduction d'énoncés empiriques singuliers, que l'on décide de valider ou de réfuter en fonction de l'expérience⁷⁷ ». Nous allons prendre un exemple. La loi sur la gravité formulée de manière théorique par Newton se fonde sur l'énoncé empirique singulier suivant : si je laisse tomber les lunettes que je tiens devant moi, elles tomberont. Et je peux facilement vérifier cette hypothèse sans intérêt. Contrairement à cette expérience, les lois naturelles et les théories

ont ces propriétés logiques [...] que doivent posséder les bases deductives si elles ne peuvent pas être testées directement, mais seulement indirectement au travers de l'analyse de leurs conséquences. Elles peuvent être infirmées de manière empirique, mais non vérifiées. Même si elles ne peuvent pas être justifiées, elles peuvent toujours [...] être réfutées par l'expérience⁷⁸.

Ainsi, si l'on se sert du « critère de falsifiabilité » comme critère de tous les énoncés scientifiques empiriques, pour que la théorie de Newton soit validée, il doit y avoir une probabilité, même infime, que lorsque j'ouvre ma main, les lunettes planent devant moi, voire

77. K. Popper, *The Two Fundamental Problems...*, *op. cit.*, p. 9.

78. *Idem.*

s'envolent. Mais si un tel fait surnaturel se produisait sous mon nez, je n'en croirais pas mes yeux, car, alléluia, je serais témoin d'un miracle. Permettez-moi alors de terminer par une question : est-ce que cela signifie que, d'après Popper, la quête perpétuelle de la science pour atteindre la connaissance se fonde sur l'existence de miracles ?

Université de Pennsylvanie

Traduit de l'anglais par Violaine Dubreuil et Maryse Dennes